

Nicole Brossard et Isabelle Gaudet-Labine

Nicole Nicole and Isabelle Gaudet-Labine

Number 149, April 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81220ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Nicole, N. & Gaudet-Labine, I. (2016). Nicole Brossard et Isabelle Gaudet-Labine. *Moebius*, (149), 115–128.

Le 10 février 2015

Chère Nicole,

Pour amorcer cette correspondance, je m'assois à ma table de cuisine, là où la lumière du jour est la plus intense. J'étales devant moi tes livres, puis les miens. J'ai besoin de survoler nos univers respectifs, de nous voir côte à côte. Ce qui saute aux yeux, c'est le nombre impressionnant de tes publications au fil des ans, depuis *Aube à la saison* en 1965. J'ai écrit quatre livres de poésie en dix ans. Toi, en 1975, tu avais déjà écrit huit recueils et trois romans !

Cela dit, si je me suis entourée de nos livres, c'est moins pour réfléchir à leur nombre qu'à nos démarches et nos obsessions respectives. Je me permets ce terme ; je pense ne rien inventer en disant que tout projet d'écriture est porté autant par les préoccupations récurrentes qui fondent notre identité que par nos petites et grandes obsessions du moment. Par exemple, depuis l'écriture de *Pangée*, je suis empêtrée dans un questionnement sur l'ordre et l'unité. Avant d'aller plus loin, il faut que tu saches que pour moi la poésie est, entre autres, une façon de réagir à la simplification abrutissante des idées et des émotions qui a cours dans les discours ambiants, surtout dans ceux de la consommation et des médias de masse. J'ai souvent le sentiment que l'on réduit l'humain à quelques équations, qu'on lui fait briller un espace clôturé où on l'a enfermé. Par l'écriture, j'espère pousser les planches de la clôture et rétablir la complexité, la beauté du difficile et de la quête. Je pense qu'on peut apprécier la complexité qui est la nôtre et y trouver un espace de liberté, au lieu de percevoir le moindre bouleversement comme une menace.

À travers les tourments, une fascinante quête de soi a lieu. *Pangée* marque, dans mon parcours, un premier dénouement à cette quête. Dans ce livre, j'ai voulu qu'on

conçoive la dérive non pas comme un égarement, mais comme le processus à la base de la construction d'une identité. Dans *Pangée*, l'identité est ainsi nécessairement composée de morceaux disparates, assemblés progressivement dans la dérive. La forme reflète ce processus. C'est là où la vieille question de l'ordre et de l'unité est venue me hanter! En voulant exprimer le fouillis qui compose l'être, *Pangée* se présente comme un objet étrange, où la lecture est malmenée. Peut-on réellement apprécier ce désordre? Qu'est-ce qui entretient le sentiment chez moi que ma *Pangée* est moins « fréquentable »?

Je suis curieuse de découvrir ton point de vue parce que je sais que, dans tes premiers livres, tu t'es sentie piégée par l'ordre « masculin » du langage. Il a toujours été cocasse pour moi que la première chose que le vieux libraire m'ait dite quand j'ai acheté *Le centre blanc*, dans les années 1990, c'est « pauvre toi »! Tu as défié cet ordre dans ta poésie, la rendant, pour plusieurs lecteurs et lectrices, sans doute « moins fréquentable ». Aujourd'hui par contre, je me permets grâce à toi d'écrire librement « mon amour », en écho à « ma soleille ». Il y a assurément chez moi une volonté de résister dans l'écriture à un ordre imposé. Que cet ordre s'impose du dehors ou du dedans, j'ai ce besoin de crier : « cette organisation est une proposition d'organisation! Tout est possible! » Et dans tous les possibles, il doit y avoir, me semble-t-il, la possibilité du désordre.

Le 11 août 2015

Chère Isabelle,

Un hiver, un printemps, un été entre nos lettres comme si elles avaient été écrites au XVII^e siècle. Trois saisons, le temps que les bateaux traversent une ou deux fois l'Atlantique. Et pourtant nous vivons en un siècle de vitesse et d'extrême présent qui, pour le moment, nous avale plus qu'il ne nous déplace dans un ailleurs où l'imaginaire s'enflammerait comme il l'a toujours fait dans l'histoire des civilisations. Un moment de l'histoire où prendre le temps

du poème ou de l'essai est exigeant et parfois périlleux car cela oblige à *la solitude sans électricité*, je veux dire oblige à fixer dans la conscience quelques séquences de mots ou d'images fertiles qu'il faudra par la suite déployer de manière à ce que saisies en plein état de vivacité, elles gardent tout leur sens et leur non-sens, leur ordre et leur potentiel de délire.

Étrange que je commence cette lettre avec une référence au passé, à l'histoire et cela en passant par le fleuve plus que jamais menacé. Tout cela parce que je ne peux pas m'empêcher de vouloir être un sujet contemporain. Je suis pleine de questions et d'une nervosité inédite qui a remplacé la révolte. La nervosité n'est pas intéressante. Elle est passagère, éphémère, selon les valeurs, selon les événements, les circonstances, elle butine sans nommer les dangers, elle s'intensifie puis s'atténue alors que le danger, lui, reste intégral, à peine entamé par quelques propositions contestataires. Ainsi passons-nous d'une excitation à une surexcitation à une normalisation de l'indignation. Auparavant, nous arrivions sinon à solutionner, à tout le moins à comprendre les rouages systémiques qui suscitaient notre révolte. Nous avions les énergies, les outils, le temps d'y voir et d'y voir clair. Nos outils (philosophie, poésie, musique, temps long, verbe être) se sont transformés en algorithmes et programmation, puis on a vu la narration et la créativité être récupérées par les multinationales et les politiciens de droite pour promouvoir un nouveau lexique les valorisant.

Tu as raison de me parler de posture, d'obsession, de tourments liés à l'écriture, au soi singulier. Nous sommes toujours au cœur des fragments d'identité qui nous composent. Et ça circule à pleine «va peur» car notre réflexion multiplie les fragments (on dérive), puis un jour ça se résume (on abrège). Je pense qu'il vaut mieux exprimer ce que tu appelles «le fouillis de l'être» et que j'appelle la complexité du vivant dans l'être. Pour ma part, c'est cette complexité qui me permet de faire converger des mots comme beauté et intelligence, et de faire mes petites synthèses cosmiques.

Fréquentable? Les bons textes sont infréquentables c'est-à-dire qu'ils tombent en nous, se ramifient dans la

poitrine, leur violence sème des ratures et des éclats d'émerveillement dans nos certitudes. Nous pouvons compter sur eux comme sur la mort un jour. Ils font partie de nous et nous n'avons pas à les fréquenter. Je me prends parfois à rêver de textes plus fréquentables pouvant simplement faire circuler la vieille intuition de l'ange, mais délesté de son « effrayante » nature. Ce serait évidemment trop facile.

Tu parles de résister dans l'écriture à l'ordre imposé. Oui, mais je crois que dans un premier temps la véritable résistance est intuitive, instinctive, viscérale et ne peut avoir lieu que par des désobéissances grammaticales, syntaxiques, sémantiques, des secousses intérieures qui désorganisent le sens et le rythme du signifié officiel en notre existence. Du dedans, du dehors, toute résistance est physique : transparente, opaque. Il y a un vertige dans le refus d'obéir qui fait vaciller le sens. Toute personne marginale ou marginalisée sait que ce tremblement du sens est une *voix* d'accès à sa différence.

Cela me fascine de constater qu'aujourd'hui en 2015, les questions philosophiques concernant le bien et le mal, la nature, la violence, l'esclavage, la corruption, la conscience, la naissance (la mère et le ventre), la mort (une fin ou un choix en soi), remontent à la surface pour des raisons technologiques et utilitaires. Les questions sont là, mais phénomène intéressant, elles restent en suspens comme un décor.

Je termine cette lettre en espérant que l'été se poursuive en lumière. Étrangement, je continue à penser à ces trois saisons qui séparent nos deux lettres comme une forme de signature dans la marge des jours et des pensées.

Le 23 août 2015

« La solitude sans électricité » : quand j'ai lu cela, chère Nicole, j'ai tout de suite ressenti l'ennui d'une solitude vidée d'elle-même, sans potentiel de création. En poursuivant ma lecture, j'ai compris que j'avais interprété tes mots à l'envers. Ça m'a étonnée que ce mot,

«électricité», ait gardé pour moi d'abord le sens d'une énergie non seulement naturelle, mais intérieure. Bien après a surgi la notion d'électricité comme phénomène allumant nos bougies de communication et donnant vie aux cadavres de plastique et de métal qui nous entourent. Bien que mon interprétation spontanée m'ait mise sur une voie différente, je ne considère pas cette dernière si éloignée de la tienne. Que l'on perçoive l'électricité comme un manque profond ou comme ce courant qui nous épuise à force de nous entraîner dans sa course, on finit par s'inquiéter de la solitude. Tu parles de «fixer dans la conscience quelques séquences de mots ou d'images fertiles». Il est là le terrible problème pour moi : la solitude, plus que jamais auparavant, me semble infertile, menacée, vacante. Elle est privée de quantité d'expériences essentielles qui la nourrissaient et produisaient ce terreau de vie qu'il suffisait de remuer pour que je sois remplie d'images et de sensations.

Maintenant que tout est en représentation, j'ai le sentiment que l'être est comme perdu, avec un corps souvent abandonné; des sens en mutation. Notre intelligence peine à capter tous les signaux et fatigue; la sensation de présence est diffuse, difficile à saisir dans le flux d'événements, de rencontres, de jours de travail, de communications et de divertissements qui nous happe. Le temps paraît atrophié. Dans ce contexte, quand arrive enfin la solitude, je me sens assommée et je trouve effrayante la créature que je découvre. Tu dis «nerveuse», oui, sans aucun doute, comme si on faisait cesser subitement les électrochocs qui donnent vie artificiellement et qu'on me poussait en pleine forêt. Surstimulés, quelle autre option avons-nous sinon celle de la retraite? Je ne vois pas comment faire autrement pour permettre au corps et à l'esprit de retrouver leur rythme, pour dégager la respiration et parvenir à ressentir de nouveau l'infime, le dissimulé.

La longueur de temps est aujourd'hui chose précieuse. Puisqu'on ne sait trop comment l'atteindre, on est réduit à la piéger. La solitude, prise dans l'engrenage de l'organisation, dans le broyeur du calendrier, est moins l'espace propice à l'écriture qu'elle était pour Rilke et pour tant d'autres. Sans longueur de temps, la solitude devient une «activité» de plus.

Tu parles de la révolte. Je pense que les petits chefs naviguent en paix quand nous sommes ainsi coupés de nous-mêmes, peu importe que nous soyons plus que jamais actifs sur les réseaux sociaux. La révolte ne me semble parfois devenue qu'un sujet de discussion : oui elle est représentée partout, oui on en parle, mais d'où tire-t-elle sa source ? Au fond de combien de cœurs, dans combien de solitudes longues, dégagées de parasites ? Je me méfie-rais d'une révolte qui s'appuierait principalement sur la communication. Tu écris avec beaucoup de justesse : « Les questions sont là, mais phénomène intéressant, elles restent en suspens comme un décor. » En effet, plus que jamais en représentation, les questions *occupent* ; pendant ce temps derrière l'écran les requins et les barbares font bien ce qu'ils veulent.

Merci de me rappeler que les textes qui marquent nos vies sont rarement les plus « fréquentables ». Ce qui fait que nous entrons dans une œuvre a finalement peu à voir avec son degré de facilité ou de complexité, d'ordre ou de désordre. Cette phrase de Montaigne à propos de l'amitié donne sûrement un meilleur indice de ce pourquoi nous nous sentons interpellés par un texte plutôt que par un autre : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » Tu parles de « l'effrayante nature » des anges ; c'est une image puissante, lointaine, qui m'habite depuis que j'ai lu ta lettre et vu l'exposition de David Altmejd au MAC. Ses créatures monstrueuses paraissent avoir le don de se recréer à l'infini à partir de matière organique. D'autres, malgré qu'elles soient enfermées dans des montages complexes de plexiglas, perpétuent le mécanisme de la création et du mouvement. Il y a là une affaire de reconnaissance, d'assemblage de ce qui se ressemble, comme si l'espoir résidait dans les millions de possibilités qu'offre l'infime, la cellule vivante.

Les mois ont passé entre nos deux premières lettres ; j'aime penser que cela parle de nous, de la longueur de temps que nous voulons préserver. Mais parce que nous sommes rattrapées sans cesse, nous savons que nous devons écrire nos prochaines lettres en quelques semaines ; ainsi le temps de la traversée ne sera plus celui du fleuve, mais celui de la ville, et peut-être ensuite sera-t-il celui du quartier,

de la rue. Mais comme la flèche de Zénon, je choisirai de me situer dans la moitié de la moitié du temps parcouru, ainsi nos lettres auront pour elles une éternité.

Le 25 août 2015

Chère Isabelle,

Plus que jamais, je me rends compte que nous avons atteint la posture d'analyse et de vibration où il est très clair que les mots se délestent peu à peu de leur charge symbolique et des effets de mémoire d'antan et cela ironiquement sans perdre leur pouvoir d'enchantement, de faire rire, ou pleurer. Après tout chaque voyelle est un cri potentiel, chaque syllabe une amorce rythmique ou mélodique.

Ce que tu dis de la solitude comme étant désormais « infertile, vacante » ainsi que de « l'être comme perdu » est peut-être vrai et c'est un choc de te l'entendre écrire si je puis dire, car oui, nous avons pris l'habitude de critiquer les néotechnologies et le néolibéralisme les accusant de mener l'humanité à sa perte sans jamais pour autant faire le deuil du pouvoir des mots et de leur usage, pouvoir qui semble garant de notre humanité: d'un côté, nous disons statistiquement que notre espèce est menacée, théoriquement que notre « humanité » est en route vers la posthumanité, de l'autre nous n'acceptons pas de nommer les états d'âme ou émotionnels dont les auras, sémantique et imaginaire, sont en danger. La solitude serait un de ces états menacés par l'infertilité. Tes propos me touchent parce que tu ne sembles croire ni en la solitude à l'ancienne ni en celle d'aujourd'hui qui serait « prise dans l'engrenage de l'organisation ». Il ne reste alors que le bruit et dans ce bruit de fulgurantes urgences pour satisfaire le besoin d'écrire. Je ne pense pas que le temps soit atrophié, je dirais au contraire qu'il prend le relais comme symbole, métaphore, chambre à écho ou boson de Higgs incitatif à fou voyage, de l'instant présent au hors-champ cosmique.

Depuis des millénaires un vaste vocabulaire a été mis en place pour que nous puissions saluer le nouvel enfant, pleurer nos morts, parler avec les étoiles et imaginer notre propre nature. Ce vocabulaire ratisse large dans l'expression de la peur, de l'angoisse et de la conscience, de l'émerveillement, de la solitude, de la colère et de la mélancolie. Si certains de ces mots se vident peu à peu de leur sens ancien, si d'autres se renouvellent grâce au vouloir-vie plus fort que tout, plusieurs sont désormais colonisés par l'esprit marchand qui a cours, je pense ici à *narration* et à *créativité*, deux mots essentiels de plus en plus incorporés dans un nouveau lexique visant à valoriser l'esprit banquier et marchand ainsi que les rouages de la « croissance économique ».

Devant les performances de la science, la barbarie et la cruauté, les mots ont toujours tendance à nous manquer. Lorsqu'ils nous manquent et que nous sommes incapables de les renouveler, nous acceptons de perdre notre intelligence du monde, notre corps à corps avec l'univers, notre intuition fine de cette chose installée en nous sous le nom de mélancolie.

Vivre tient uniquement la route parce que nous avons le potentiel de projeter notre subjectivité sur le monde. C'est en croyant le changer que nous le changeons, parfois on dit paradigme, parfois concept, parfois imaginaire ou encore fiction, tout cela mêlé à la description de la maison de son enfance ou à l'énergie qui traverse les yeux de la femme qu'on aime.

Je constate en écrivant cette lettre que l'électricité nerveuse, celle qui apparaît en cas d'urgence et dans l'urgence fait désormais partie des ressorts de l'écriture. Sans quoi, les zones d'infini tranquille qui s'étirent dans notre cerveau font amplement l'affaire.

Un dernier mot au sujet de l'exposition de David Altmejd. Oui, sa mise en scène de répétition miroitante qui découpe l'espace en réel et reflet, en visages et masses animales peut susciter de l'inquiétude voire même de l'angoisse. L'organique et les matériaux de surface. Métaphore éventrée du monde superficiel et paradoxalement hurleur et hurlant qui est celui du début du XXI^e siècle. Ni ange, ni bête, vieil écartèlement de la condition humaine en voie

d'être remplacé par ni « homme », ni cyborg. Quant à ce « tout ange est effrayant » de Rilke, je l'ai toujours imaginé au même niveau que l'intuition de l'immensité en soi qui donne une impression de ne plus pouvoir respirer. C'est de cet espace-là dont nous avons l'intuition à un moment ou à un autre de notre vie. Parfois ça dure, parfois cela s'évanouit.

En espérant te lire bientôt en ce labyrinthe des pensées. Que le temps court d'aujourd'hui nous soit bonne respiration, flottement dans nos cellules de toutes les inventions et petites joies.

Le 7 septembre 2015

Chère Nicole,

En relisant notre échange, je ne peux que constater avec toi qu'avec nos deux dernières lettres nous sommes entrées dans une sorte de « vivant » des mots. Il me semble que ça s'est effectué à la vitesse de l'éclair, qu'il n'a suffi que d'un dialogue, d'une réponse, pour que les mots se mettent à vibrer comme les applications sur ma tablette quand je les mets « en danger » de déplacement. Encore une fois, je remarque que la rencontre avec l'autre est la clé pour tout ce qui concerne l'éclosion du sens. Tu écris que « vivre ne tient la route que parce que nous avons le potentiel de pouvoir projeter notre subjectivité » ; tu as mille fois raison, et j'ajouterais que si nous étions seuls à pouvoir la projeter, nous n'irions pas bien loin.

Je le perçois dans tes lettres, cet être qui se veut et qui est sans doute éminemment contemporain. Mais j'ai le vertige : qu'est-ce que cela signifie, « être un sujet contemporain » ? Je pose la question, bien que j'aie l'intuition des réponses ; ton écriture est traversée par cette impressionnante acuité que tu as de ton temps, de ce qui le traverse. J'admire la grande intelligence de ta poésie, résolument actuelle ; vivante et vibrante.

J'allais écrire: « pour ma part je ne pense pas me préoccuper d'être de mon temps », mais je me rends compte de l'imposture! Même si j'ai l'impression que le temps me construit et que je n'ai d'autre choix que d'en être (ce qui peut être frustrant); je ne peux que me rendre à l'évidence: je suis en constante réaction au présent et à ce qui l'anime. Bien sûr, je suis intéressée par la psychologie humaine, par les questions philosophiques et existentielles qui semblent intemporelles, mais s'y intéresser sans passer à un moment ou à un autre le corps entier par la fenêtre de l'expérience; pour moi ça n'aurait pas de sens. L'expérience ne peut qu'être « contemporaine », non? J'adopte une posture à la fois de résistance et d'apprentissage devant ce qui anime mon présent. J'écris actuellement sur l'évolution de ma relation aux machines depuis l'enfance, avec un chapitre sur le présent et une projection dans le futur. Quand j'écris ce passé et ce futur, je suis frappée par une chose: je ne peux les écrire qu'à partir de ces heures où je me trouve à ma table, avec chaque fois l'expérience de la journée qui vient interférer avec mes souvenirs ou avec l'avenir que j'invente de toutes pièces.

Tu parles de mots « incorporés », de l'acceptation terrible de tout ce que l'on perd, à savoir « notre intelligence du monde », notre « corps à corps avec l'univers », notre « intuition fine » de la mélancolie... Quel marécage, quelle tristesse! Et on ne peut pas crier « à l'aide ! » puisque nous sommes cette aide. Il y a un moment que j'ai compris que rien ni personne ne viendra me secourir, qu'il m'appartient de ressentir mon pouvoir, de me relever et d'agir, à l'intérieur, puis hors les murs. Les mots ont de petits corps lisses; ils glissent des mains, de celles qui les exploitent comme de celles qui s'acharnent à les libérer. Pourtant quand je pose la question « que me reste-t-il des mots? », la réponse demeure « tout, chaque fois, chaque jour ». C'est ça le plus beau. La première fois que j'ai présenté un manuscrit à un grand éditeur, il m'a dit que je ne pouvais pas en l'an 2000 utiliser le mot « amour » dans un poème, que ça ne signifiait plus rien. Je l'ai regardé, ahurie; je l'ai observé raturer tous les mots « qui ne s'employaient plus » de mon texte, et je suis rentrée chez moi, défaite. Depuis, je m'obstine à inscrire dans mes poèmes les mots qu'il avait

raturés. Dois-je préciser que j'ai choisi de publier ailleurs? La «façon» est décisive en ce qui concerne les mots et il y en a tant, des «façons».

Dans ton dernier recueil, *Temps qui installe les miroirs*, je suis séduite pas ce vers: «lyriques lévriers inexplicables et cendrés». La résonnance est magnifique; je pourrais le répéter cent fois. Il y a tout dans ce vers: le temps qui file, la beauté du vivant, celle du mystère qui ne nous lâche pas, le vent de la subjectivité, la couleur de ce qui, poussière, redeviendra poussière.

Chère Nicole, j'aime bien ta suggestion que «le temps court d'aujourd'hui» soit aussi une expérience unique, «contemporaine», qu'il nous appartient de saisir, de vivre pleinement, avec frénésie, comme de petites lucioles au bord des rapides. J'ai grandi près de la rivière Ouareau; je la visite encore souvent puisque j'ai la chance de posséder un petit terrain familial donnant sur l'une de ses plages de galets. Plusieurs personnes cherchent la tranquillité des lacs au Québec; pour ma part je n'échangerais jamais ma vivifiante rivière. Depuis ma jeunesse, pas une goutte d'eau ayant filé sous mes yeux n'aura été la même; le courant de la rivière est fascinant parce que s'il est toujours en mouvement, il dégage quand même une «longueur de temps» réelle. Sans cesse, il coule; peu importent les aspérités ou les cavités du fond; il contourne les roches, les adoucit même au fil du temps, jusqu'à les transporter ailleurs. Le bruit du courant est à la fois apaisant et revigorant. Il doit être possible de ressentir tout ce qui nous traverse aujourd'hui à une vitesse folle un peu comme ces rapides et d'en tirer le plus stimulant sans pour autant s'affaler. Dans le courant, le plus étonnant est de constater qu'on peut plus aisément que l'on croyait se tenir debout, et se déplacer. On développe avec l'expérience «la marche dans les rapides»: en levant bien haut les jambes, ou bien en y allant de biais, on va où on veut. Il reste bon toutefois de savoir que chaque rivière possède des points d'eau plus calme où il est possible d'aller en profondeur et d'atteindre ces «zones d'infini tranquille», comme tu le dis si bien.

Le 10 septembre 2015

Chère Isabelle,

Il semble se produire un phénomène étrange comme si d'une lettre à l'autre, nos phrases avaient pris un rythme et une allure de ressemblance comme si, malgré nos différences, la langue française avait pris le relai pour assurer la cohérence de nos propos, de nos inquiétudes et parfois de nos enthousiasmes. Cela m'intrigue car nous avons toutes deux des écritures tranchantes qui vont de synthèse en synthèse dans le très court de la composition et du poème. En fait, je m'étonne que nos phrases soient si « raisonnables » bien qu'elles témoignent du contraire. Nous écrivons soudain comme si la vitesse dont nous nous plaignons, celle-là qui vole même la solitude, n'existait pas quand vient le temps de *correspondre* avec quelqu'un. Tu le sais j'aime la vitesse, le présent, le côté *double tranchant* du sens qui paradoxalement me rend plus précise et me procure un bien-être que j'associe à la jubilation de circuler dans la complexité de ce que nous sommes.

Ce matin je suis pleine de questions sur la langue française qui, écrite de long en large, me ralentit, ou qui, brisée avec des nœuds et des cris surpris dans la gorge, me stimule. Serions-nous entrées dans ce phénomène de la durée du *rayonnement* de la langue, la langue venant vers nous vêtue d'une telle lenteur comme si nous étions à la fin du XIX^e siècle alors qu'elle se gavait pourtant de virtualités philosophiques, poétiques, romanesques. Bien écrire, ou disons écrire *juste sagement* me donne parfois l'impression de passer à côté de notre jeune siècle. Je sens qu'il y a une énigme dans l'usage même que toi et moi faisons présentement de la langue française.

Ce matin, à peine éveillée, j'ai regardé le flot continu d'information sur mon iPhone. En quelques minutes, le chaos des propos s'est installé. Peu importe qu'il s'agisse de bonnes intentions qui nous gaspillent la solidarité, de sinueux mensonges qui réconfortent ou d'informations détaillées qui sèment la peur en nos poitrines, le flot scintillant de notre humanité s'étirait à n'en plus finir, véritable « longueur de temps » pourtant bien rapide. J'ai

alors pensé à Virginia Woolf l'imaginant en « marche dans les rapides » dont tu parles. Comment garder libre, sans caillou, la main qui écrit, qui choisit, qui s'arrondit quand même de matière au fur et à mesure qu'elle construit son abri de rêve et d'utopie ?

J'aime ton projet d'écrire sur l'évolution de la relation aux machines depuis l'enfance. Ces relations font partie de notre corps quotidien : téléphone, ordinateur, télécopieur, CD, DVD, iPhone. Je n'ai jamais oublié ce poète qui, en 1995, lors d'une conférence à Santa Fé, avait lucidement avoué qu'alors qu'il étreignait amoureusement son amante, il s'était surpris à étirer le cou afin de lire le nouveau fax qui arrivait. Le suspens du futur immédiat était déjà là, vibrant dans les corps consentants. Tu vois je ne suis presque plus de mon temps *quand je correspond*. Ce qui est un phénomène rare car comme tu le dis ainsi que Gertrude Stein l'écrivait, qu'on le veuille ou non, on ne peut qu'être de son temps. Oui, cette Gertrude qui trouvait le moyen d'être autobiographique en devenant *everybody*¹ ou en titrant son autobiographie *Autobiographie d'Alice Toklas*, sa conjointe. Et, tu le sais, je suis toujours fascinée par cette dispersion du soi dans l'autre ne fusse qu'un prénom, un personnage, sa bien-aimée ou un pronom.

Hier, j'ai participé à une lecture en hommage à Hélène Monette dont l'écriture rebelle fut sans accalmie. Quatre générations de femmes poètes, chacune placée/déplacée dans le fragment historique du Québec qui l'a vue naître à l'écriture, ont circulé dans l'œuvre d'Hélène, y croisant leur voix, leur intonation, leur force et leur douceur. Pour me rendre à la Librairie Monet de la rue Salaberry, j'ai traversé Montréal que je redécouvre car je constate que de plus en plus mon paysage urbain est entre la maison, l'aéroport et ailleurs. C'est dire que d'une part je suis en plein couloir indium-mental du XXI^e siècle, et d'autre part, je circule comme jadis dans de grands récits, des climats et des architectures de civilisations dont les mœurs et les habitudes ont surgi du livre. Pour cette raison même je ne perds pas de vue les femmes. La théorie des femmes.

Je relis ta première lettre et je constate que j'ai peu parlé d'écriture et de poésie sinon qu'à travers les questions auxquelles le réel nous oblige ainsi que celles suscitées par le

mystère de l'infranchissable franchi quotidiennement. Le réel force en moi des questions qui se partagent plus facilement alors que la poésie procède à coup de petites étreintes, de serremments dans la poitrine et d'incroyables bonds dans le sens et ses paysages de gravité. Aussi, je te quitte avec deux citations qui expliquent mon étonnement toujours renouvelé de la rencontre de la réalité et de la fiction : « Je veux non parler de moi, mais épier le siècle, le bruit et la germination du temps » (Ossip Mandelstam) et « Votre vie est particulièrement à vous quand vous l'avez inventée » (Djuna Barnes).

Chère Isabelle, il y a tant de livres en moi et autour de moi que je ne sais plus où est le présent.

1. *Everybody's autobiography*, 1937.